

Sarah Bernhardt et la Comédie Française

Lorsqu'il y a vingt-trois ans Mme Sarah Bernhardt quitta la Comédie-Française, son départ fut un événement considérable.

Sarah Bernhardt, en 1872, venant de l'Odéon, avait été engagée à la Comédie. Elle était déjà célèbre. On lui donnait 6000 francs d'appointements; bien des élèves du Conservatoire exigeaient, aujourd'hui, davantage.

En 1875, elle fut nommée sociétaire à 6 douzièmes et à part entière en 1879. De 1872 à 1880, elle joua 819 fois; beaucoup moins souvent que Got, que Coquelin et que Reichenberg.

Quand vous recevez cette lettre, j'aurai quitté Paris. Que devait faire la Comédie? Un procès, naturellement, comme elle en avait fait un en 1845 à Mme Plessy, qui, un beau jour, avait quitté la Comédie pour se marier, épouser M. Auguste Arnould, et aussi faire une tournée en Russie.

On fit de même pour Mme Sarah Bernhardt, et M. Perrin envoya, chez elle, un huissier pour la sommer de venir jouer l'Aventurière. L'hôtel était clos et Sarah partit.

Deux maîtres du barreau plaident le procès. Me Allou pour la Comédie-Française et Me Barbour pour Mme Sarah Bernhardt. Elles sont très curieuses à relire, aujourd'hui, ces plaidoiries, et elles montrent combien les avocats sont souvent peu prophétiques.

Mais ils plaident leur cause, ne leur demandons pas davantage. Me Allou, par exemple, parlait du "châtiment" qu'allait éprouver Sarah Bernhardt en quittant la Comédie-Française.

"Le châtiment sera dans la déchéance progressive du talent de Mme Sarah Bernhardt à travers les hasards qu'elle va courir. Est-ce qu'en quittant ce milieu sympathique, la "maison", comme on appelle la Comédie-Française, elle ne perdra pas une partie de sa valeur? Est-ce qu'on peut transporter cela en Amérique comme une marchandise exotique? Elle ne sera pas comprise. Ses effets si délicats, si raffinés, seront confondus par un public étranger avec ceux des comédiens vulgaires. Et que sera-ce donc, quand la fugitive entendra de loin les bravos retentissants saluant des gloires nouvelles qui peuvent si vite égaler la sienne?"

L'éminent avocat se trompait. Plus heureuse que la plupart des autres sociétaires fugitifs, elle eut des succès hors de la Comédie. Car Sardou et Rostand travaillaient pour elle.

UNE PERTE

La jeune fille était très riche et le jeune homme était très pauvre.

—Lui.—Vous êtes très riche, n'est-ce pas, mademoiselle?

—Elle.—Oui, je suis évaluée à 75,000 dollars.

—Lui.—Et je suis très pauvre.

—Elle.—Je le sais.

—Lui.—Voulez-vous m'épouser?

—Elle.—Non, monsieur, je ne veux pas.

—Lui.—Je le savais.

—Elle.—Alors pourquoi m'avez-vous demandé?

—Lui.—Je voulais savoir l'effet que cela faisait de perdre 75,000 dollars.

AH, LES VOISINS!

Madame.—Notre voisine passe son temps à parler. Je suis certain qu'elle ne doit pas avoir le temps d'entretenir sa maison.

Monsieur.—Avec qui cause-t-elle ainsi pour perdre son temps?

—Madame.—Avec moi.

AH, LES ENFANTS!

—Maman, le petit vient d'avalier une pièce de cinq sous.

—Va vite chercher le docteur.

—Comment! tu n'as donc pas d'autres cinq sous dans la maison?

LA PREUVE

Monsieur.—Jeannot est-il revenu de l'école?

La servante.—Oui, monsieur.

Monsieur.—L'avez-vous vu?

La servante.—Non, monsieur.

Monsieur.—Comment savez-vous alors qu'il est revenu de l'école?

La servante.—Le chat se cache sous le poêle, monsieur.

LES PATURAGES DE LA BOLIVIE



La Bolivie est renommée pour ses produits d'exportation énormes quantités. La photographie nous montre un troupeau dans les montagnes où se trouvent des pâturages les plus grands du monde. L'Amérique du Sud, la Bolivie a fait des grands progrès dans le commerce depuis deux ans. Le gouvernement est stable et le peuple heureux. Le pays se développe rapidement.

LE MUSCADET

Il faut bien avouer qu'il est le maître du pays. Chaque année quand il revient, clair, joyeux et tout plein des ardeurs un peu vertes de la jeunesse, on lui fait fête. Les hommes l'attendent comme une promesse et se rassemblent pour le cajoler ou rire avec lui.

On l'appelle partout le vin blanc; mais là-bas, dans l'Ouest, on le désigne par son patronyme: le muscadet. C'est un vin sec, chaud, qui tient du soleil et de la terre marine dans sa verdure—le soleil éprouve des grandeurs où le sol se fend comme une poterie; la terre rocheuse hâle au soufite océanique, saumurée par les fumures pélagiques.

Sans muscadet, on ne rit pas, on ne chante pas, on ne travaille pas. Les journaliers n'ont plus de bras s'il n'y a pas la barrique, et le facteur n'a pas de jambes. Voyez-vous le paysan appliqué dans sa vigne? C'est que la bouteille n'est pas loin; là, à l'ombre fraîche de la haie, sous le veston. Hé! mais elle est déjà vide!

Dans mon enfance, j'allais passer l'été chez un vieil oncle qu'on appelait dans la famille "le tonton Baptiste". Il vivait dans ses terres, entre un cellier bien garni et son pressoir, vêtu en tout temps d'un complet de chasse on bure rouillée qu'il dénommait "sa peau de singe".

C'était un rude, de la vieille race. Jamais le soleil ne l'avait surpris au lit. Dès l'aurore, il descendait au garde-manger et se coupait une tranche de viande froide, "un petit morceau près de l'os," selon son expression, tandis que Nanette préparait la traditionnelle soupe à l'oignon.

Un quart d'heure plus tard il était dans la cour où l'entendait crier: —Desirée! je vas ramasser des escargots!

Ou bien: —Desirée! je mets les poules dehors!

Car il avait la pieuse manie d'avertir ma bonne tante Desirée, laquelle, d'ailleurs, dormait à poings fermés dans son lit de plume.

Un jour le tonton Baptiste fit abattre deux chènes au bord de sa taille, à quelques cents mètres de la maison. Il avait dessein de refaire ses portails et il fut trouver le père Prinquiau, qui est scieur de long, afin de s'entendre avec lui pour le débit des baliveaux. On traita pour quelques pistoles et un petit fût de muscadet que l'oncle fournirait le jour où les stieures commencent l'ouvrage.

Une huitaine après, le père Prinquiau arrive avec son aide, traînant des chevalets et des scies. L'oncle Baptiste n'est pas en retard; il a fait installer le baril au frais, dans le pressoir. On goûte le vin, on trinque: —Cré matin! c'est d'la bonne année! A la vôtre, m'sieur Baptiste!

Les hommes remplissent un cruchon—un beau cruchon ventru qui tient gaillardement ses deux litres—et s'éloignent vers le chantier. Tonton Baptiste se tourne et crie dans la direction de la maison: —Desirée! je vas à l'étang!

Cependant Prinquiau et son homme ont fait une station pour têter la cruche. Oh! le temps de se laver la langue! Et on repart, poussant la charrette. Comme le chemin est raide et qu'il faudrait s'arrêter pour caler la roue, ils montent d'une haie en haut, n'est-ce pas, on se dédommage! Encore un effort. On arrive aux chènes: deux géants gib-

beux, boutonnés de verrues, dont les plaies fraîches rendent une ténacité violente qui sent acrement le tannin. En un tour de mains, scies et chevalets sont basculés dans l'herbe, près des fûts.

—Passe la cruche, fait Prinquiau: on a ben gagné un coup à boire!

Le compagnon la percute d'un doigt attentif.

—All! sonne le creux, dit-il.

—Ché nom! reprend le patron, y a pus de travail alors!

Par manière d'acquiescement ils lampent les dernières gouttes, puis se regardent l'un l'autre, le front soucieux. Prinquiau passe et repasse le dos de sa main sur sa moustache humide. Le compagnon rabat sa casquette à cause du soleil qui lui cherche les yeux. Soudain le bonhomme commande: —Va remplir le cruchon, mon gars, et dépêche.

L'homme dévalle le raidillon. Prinquiau s'assoit sur un chène et roule une cigarette. Les saules de la haie font une ombre douce mêlée de lumière où dansent des papillons couleur de ciel. Les chèvrefeuilles aux doigts rosés commencent à sentir; l'épine-vinette monte en graines rouges. Prinquiau achève un second meugnot quand la face recuite du compagnon apparaît. Le patron grogne: —On peut t'envoyer chercher la mort.

Mais, comme il saisit la cruche des mains de son homme, il pousse un juron et s'écrie: —Ben quoi! l'est vide!

Le compagnon avoue, tout peinaud: —L'ons vidée en route...

Ah! pour le coup c'est trop fort! Le bonhomme se fâche rouge et injective contre l'ivrogne: —Alors, lui Prinquiau, il allait crever de soif à se casser les bras à l'ouvrage? Y en avait jamais que pour les mêmes! L'un qui se la coule, l'autre qui burine! Non, mais, pour qui qu'on avait mis la barrique?

—Là-dessus le vieux empoigne le cruchon et tire à son tour vers la maison. Quand il revint, il rapportait bien la bouteille, mais rien dedans. Ce petit muscadet chatouille le palais rieur qu'à le voir; comment diable résister! Prinquiau rigolait en arrivant au chantier, parce qu'une bonne rasade vous met le soleil en tête et la bonté au cœur. Pour ne pas faire de jaloux, il dit à son homme: —A ton tour, mon gars!

Et le compagnon prit la cruche, gagna la maison. Et ainsi méthodiquement s'organisa, de la taille au pressoir de tonton Baptiste, un va-et-vient qu'interrompait seul de temps à autre un bon sommeil à l'abri des saules. Cela dura plusieurs jours. Il avait dessein de refaire ses portails et il fut trouver le père Prinquiau, qui est scieur de long, afin de s'entendre avec lui pour le débit des baliveaux. On traita pour quelques pistoles et un petit fût de muscadet que l'oncle fournirait le jour où les stieures commencent l'ouvrage.

Une huitaine après, le père Prinquiau arrive avec son aide, traînant des chevalets et des scies. L'oncle Baptiste n'est pas en retard; il a fait installer le baril au frais, dans le pressoir. On goûte le vin, on trinque: —Cré matin! c'est d'la bonne année! A la vôtre, m'sieur Baptiste!

Les hommes remplissent un cruchon—un beau cruchon ventru qui tient gaillardement ses deux litres—et s'éloignent vers le chantier. Tonton Baptiste se tourne et crie dans la direction de la maison: —Desirée! je vas à l'étang!

Cependant Prinquiau et son homme ont fait une station pour têter la cruche. Oh! le temps de se laver la langue! Et on repart, poussant la charrette. Comme le chemin est raide et qu'il faudrait s'arrêter pour caler la roue, ils montent d'une haie en haut, n'est-ce pas, on se dédommage! Encore un effort. On arrive aux chènes: deux géants gib-

beux, boutonnés de verrues, dont les plaies fraîches rendent une ténacité violente qui sent acrement le tannin. En un tour de mains, scies et chevalets sont basculés dans l'herbe, près des fûts.

—Passe la cruche, fait Prinquiau: on a ben gagné un coup à boire!

Le compagnon la percute d'un doigt attentif.

—All! sonne le creux, dit-il.

—Ché nom! reprend le patron, y a pus de travail alors!

Par manière d'acquiescement ils lampent les dernières gouttes, puis se regardent l'un l'autre, le front soucieux. Prinquiau passe et repasse le dos de sa main sur sa moustache humide. Le compagnon rabat sa casquette à cause du soleil qui lui cherche les yeux. Soudain le bonhomme commande: —Va remplir le cruchon, mon gars, et dépêche.

L'homme dévalle le raidillon. Prinquiau s'assoit sur un chène et roule une cigarette. Les saules de la haie font une ombre douce mêlée de lumière où dansent des papillons couleur de ciel. Les chèvrefeuilles aux doigts rosés commencent à sentir; l'épine-vinette monte en graines rouges. Prinquiau achève un second meugnot quand la face recuite du compagnon apparaît. Le patron grogne: —On peut t'envoyer chercher la mort.

Mais, comme il saisit la cruche des mains de son homme, il pousse un juron et s'écrie: —Ben quoi! l'est vide!

Le compagnon avoue, tout peinaud: —L'ons vidée en route...

Ah! pour le coup c'est trop fort! Le bonhomme se fâche rouge et injective contre l'ivrogne: —Alors, lui Prinquiau, il allait crever de soif à se casser les bras à l'ouvrage? Y en avait jamais que pour les mêmes! L'un qui se la coule, l'autre qui burine! Non, mais, pour qui qu'on avait mis la barrique?

—Là-dessus le vieux empoigne le cruchon et tire à son tour vers la maison. Quand il revint, il rapportait bien la bouteille, mais rien dedans. Ce petit muscadet chatouille le palais rieur qu'à le voir; comment diable résister! Prinquiau rigolait en arrivant au chantier, parce qu'une bonne rasade vous met le soleil en tête et la bonté au cœur. Pour ne pas faire de jaloux, il dit à son homme: —A ton tour, mon gars!

Et le compagnon prit la cruche, gagna la maison. Et ainsi méthodiquement s'organisa, de la taille au pressoir de tonton Baptiste, un va-et-vient qu'interrompait seul de temps à autre un bon sommeil à l'abri des saules. Cela dura plusieurs jours. Il avait dessein de refaire ses portails et il fut trouver le père Prinquiau, qui est scieur de long, afin de s'entendre avec lui pour le débit des baliveaux. On traita pour quelques pistoles et un petit fût de muscadet que l'oncle fournirait le jour où les stieures commencent l'ouvrage.

Les Violettes au Sucre

J'étais bien petit lorsque mon arrière-grand-père maternel, le parfumeur centenaire de Grasse, nous raconta l'histoire de son entrevue avec l'empereur; il avait alors six ans.

Qui n'a ses souvenirs personnels sur Napoléon dans les bonnes familles françaises? Qui ne possède l'authentique chapeau du petit Caporal, sous globe, sur la cheminée du salon?

Mon arrière-grand-père Jean-Paul avait donc été chargé, à l'âge de six ans, le 2 mars 1815, de présenter un bouquet de violettes à l'empereur. C'était un lendemain même du retour de l'île d'Elbe, lorsque Napoléon, qui en avait assez du rocher méditerranéen, offrit par les Alliés, s'était embarqué sur l'Inconstant avec Cambonne, Drouot et Bertrand, pour mouiller cinq jours après au golfe Juan.

Je lui laisse la parole, et dites-vous que sa faible voix avait toujours l'assent.

—Je ne fais pas d'histoire, je vais essayer d'aller vite, aussi vite que l'empereur, qui, arrivé à trois heures de l'après-midi sur le littoral et suivi de ses onze cents hommes, en reparait à minuit pour Grasse. Cambonne avait pris les devants, avec un détachement de cent grenadiers; au centre se trouvait un bataillon de grognards, escortant le trésor et les munitions, puis venait le bataillon corse, formant l'arrière-garde.

A la pointe du jour, un jardinier de la fabrique vint prévenir mon père que l'empereur était par là, un peu en dehors de la ville, et qu'il déjeunait debout, entouré de son état-major, sous les yeux de la population curieuse mais réservée. En effet, comme l'a dit plus tard M. Thiers, mes concitoyens ne manifestèrent rien de l'enthousiasme que ce grand capitaine espérait bientôt rencontrer.

Mon père me réveilla brusquement et me dit: —"Péti, ils se conduisent mal avec l'empereur, les gens de la ville. Tu vas te lever, te parfumer, mettre tes culottes; je te donne cinq minutes."

Les yeux tout gros de sommeil, je me levai et fis le nécessaire pour être présentable. C'est alors que mon père, qui s'était paré déjà de ses vêtements de choix, me mit un bouquet de violettes dans les mains, et m'entraîna dehors.

Je n'oublierai jamais qu'il faisait un froid des plus rigoureux; aussi courumes-nous dans la neige en frappant la terre blanche de nos semelles ferrées. A un moment même, je trébuchai et m'aplatis sur le sol, sans lâcher toutefois mon fameux bouquet. Mon père me ramassa et nous reprimes notre course; il me dit en route: —"Ils sont ingrats ici! A croire qu'ils ont pris le mot d'ordre de Marseille, hein? Heureusement qu'il fait le grand tour et gamera Paris par Gap et Grenoble. Les montagnards du Dauphiné le recevront comme il faut. Vive l'empereur!"

Au pas de course, nous arrivâmes à l'endroit où était Napoléon. Le vainqueur d'Austerlitz se frottait les mains devant un feu de broussailles, des soldats à cocarde tricolore faisaient cercle autour de lui, empêchant les citoyens d'approcher de trop près, mais ils causaient familièrement avec eux.

Une grande affiche encadrée se balançait à un olivier; des gens la lisaient. Mon père me poussa en avant... "Ouvre les yeux là-dessus, Jean-Paul; qu'est-ce qu'elle dit, la proclamation?"

Je savais déjà lire et je lus couramment: "Venez vous ranger sous les drapeaux de votre chef... La victoire marchera au pas de charge... L'aigle avec les couleurs nationales volera de clocher en clocher jusqu'aux tours de Notre-Dame."

Des cris de commandement allaient de bouche en bouche; les soldats se disposaient en carré pour partir. Mon père me poussa encore en avant, mais plus violemment que tout à l'heure...

"Faufille-toi entre les grenadiers, va te mettre devant l'empereur et offre-lui ton bouquet bien gentiment. Allons, va, péti!"

Je me glissai comme un chien, entre les jambes d'un soldat moustachu et je courus à l'empereur. Je lui tendis les violettes, puis je mis un genou à terre, baissant les yeux, comme à l'église pendant la bénédiction.

—Qu'est-ce qu'il me veut, celui-là? dit l'empereur aux trois généraux.

—Sire, répondit Drouot—j'ai su après que c'était Drouot—les fleurs sont l'industrie du pays. Une femme ou bien un partisan fidèle vous envoie ça, c'est là.

—Vous croyez ça, vous? grommela l'empereur en haussant les épaules.

Un autre général—c'était Cambonne—prit le bouquet.

—N'y touchez pas, conseilla Napoléon. Il provient, sans doute, d'un fanatique des Bourbons. Nous devons nous méfier de tous ces individus que nos hommes tiennent en respect. Jetez ça!

Cambonne abandonna aussitôt le bouquet, qui tomba devant moi.

Je pleurai.

—D'où tiens-tu ces fleurs, gamin? me demanda rudement l'empereur.

—De papa, répondit-il.

—Où est-il, ton père?

—Là...

Et je le montrai du doigt. Il était bien visible, à dix pas, entre deux grognards.

—Amenez-le! commanda-t-il.

Deux officiers le cueillirent. Il ne résista pas; au contraire, il avança crânement, mais fort pâle et comme fasciné par l'empereur.

—C'est bien toi qui m'as envoyé ces fleurs? lui demanda-t-il.

—Oui, Sire.

—Comment t'appelles-tu?

—Evariste Bédelle, distillateur de fleurs d'orange et de violettes, inventeur de la lotion des Muses provençales.

—Dans quel but m'as-tu fait offrir ces fleurs par ton fils?

Napoléon lui adressa cette seconde question en fixant son regard dans le blanc de ses yeux. Il avait sa main gauche renversée sur ses reins, et le menton appuyé sur son poing droit, comme dans les tableaux et gravures.

—Comme un hommage individuel, répondit-il.

L'empereur ne le lâcha pas des yeux; les généraux et les officiers le regardaient aussi avec méfiance.

Mais Evariste Bédelle ne se démonta point; il dit simplement ces mots: —Elles ne sont nullement empoisonnées, Majesté, ces pauvres fleurettes de mon amour respectueux.

Il ajouta avec amertume: —Et, tenez, je vous le prouve...

En une seconde il avait ramassé le bouquet, dans lequel il mordait à pleines dents...

—Et je l'ai prouvé! conclut-il, la bouche pleine. Me prenez-vous maintenant pour un ami des Bourbons, Sire?

Puis il avala, non sans effort, les derniers pétales avec leurs queues.

—Tu es un brave! lui dit l'empereur... et il lui remit un napoléon d'or de vingt-quatre francs.

De retour à la fabrique, votre grand-aïeul eut l'idée de cristalliser un kilo de violettes fraîches dans du sucre.

Il avait, du coup, mes chers enfants, inventé un joli dessert, qui, toujours à la mode, nous a bien enrichis.—Maurice Vaucaire.

UNE EXCEPTION

—Il faut toujours commencer par le bas et finir par le haut.

—Pas toujours.

—Comment cela?

—Damel! on ne creuse tu puits,

Le Mauvais Payeur

Cet exemple a été tiré de l'antiquité romaine, mais les leçons qu'il s'en dégagent s'adaptent parfaitement à l'époque présente. Peut-être les fervents de la langue latine ne sauront-ils gré de puiser dans Tite-Live pour l'instruction de mes contemporains; les amateurs exclusifs de la littérature moderne n'auront, d'autre part, aucune peine à faire les rapprochements qui s'imposent. Enfin, les infortunés créanciers de tout ordre et de tout temps se réjouiront en songeant que les artifices des débiteurs récalcitrants et des tricheurs au jeu se retournent toujours contre leurs auteurs.

Persée, roi de Macédoine, venait d'hériter du trône de son père Philippe IV et de sa haine contre les Romains. Il avait hérité aussi de tous ses vices, hormis la luxure et l'ivrognerie auxquelles il n'était point adonné. Pour le surplus aussi haineux et sanguinaire, aussi arrogant dans la prospérité et plat dans l'adversité, aussi hautain et entiché de ses nobles origines d'ailleurs contestables, enfin aussi avare et dénué de bonne foi.

C'est sur ces deux derniers défauts qu'il convient d'appuyer, parce qu'ils le perdirent.

Philippe qui ne s'était jamais consolé d'avoir été vaincu à Cynocéphale par Titus Quintius, ni d'avoir signé un traité humiliant et onéreux, avait consumé les vingt dernières années de sa vie à préparer secrètement sa revanche et à éluder les échéances du tribut.

Persée persista dans cette tactique, plus surnoisement encore. Quand Rome réclamait son dû, il avait coutume de répondre que toutes ses caisses sonnaient creux; ce qui ne l'empêchait pas d'entretenir dans le monde entier des agents innombrables chargés de créer à la République des embarras extérieurs et intérieurs.

Eumène, roi de Pergame, le dénonça au Sénat romain: "Vos chances sont inégales, dit ce potentat asiatique introduit dans la curie; Persée prépare la guerre contre vous, tandis qu'envers lui vous observez religieusement la paix."

La patience du peuple-roi était lassée. Le Sénat envoya à Pella des ambassadeurs pour faire des représentations à ce mauvais joueur et le pousser dans ses derniers retranchements. Alors Persée leva le masque.

"Le traité que vous avez passé avec mon père ne me regarde nullement, déclara-t-il cyniquement. Je l'ai ratifié, c'est vrai, parce qu'au commencement d'un règne, la nécessité vous force à tout supporter, mais ce qu'on fait par contrainte ne compte pas." Puis il chassa insolemment les ambassadeurs.

C'était la guerre et Persée ne l'engageait pas à la légère, il faut le reconnaître. Cet homme qui faisait le pauvre quand on lui demandait de s'acquitter, avait exercé de longue date 50,000 bons soldats, et les trésors accumulés dans ses palais étaient si abondants qu'il pouvait entretenir cette grosse armée pendant dix ans, sans toucher à ses revenus. Aussi, pour inspirer confiance au peuple et renforcer le moral de l'arrière, refusa-t-il les subsides qui lui offraient les villes de son royaume.

Assez bon général, il en imposait aux troupes par sa prestance et sa haute stature. Sans son regard atone, il aurait même passé pour bel homme.

Tel quel l'entraînant le militaire, et s'il n'eût été dominé par les vices que je viens de signaler, il aurait pu repousser l'armée qui venait de vaincre Annibal.

La guerre dura quatre ans, avec des alternatives de succès et de revers. Il est vrai aussi que ses adversaires firent preuve, presque tous, de mollesse et d'impéritie.

Enfin, Paul-Emile, consul pour la seconde fois, fut appelé au commandement de l'expédition. Ce vaillant hexagénétaire arrivait de Macédoine précédé d'une telle réputation que Persée prit peur et se mit à chercher de tous côtés des alliés.

Un chef gaulois, Claudicus, lui amena 10,000 cavaliers, secours précieux, car l'armée macédonienne comptait à peine 3,000 chevaux. Au cas même où ils n'auraient pas participé aux batailles, ces Gaulois auraient affamé les légions romaines en ravageant les terres par où elles devaient passer. En arrivant, Claudicus déclama la solide promesse. Antigone, trésorier du Roi, répondit qu'on ne paierait qu'à la fin des hostilités. Il ne voulait même pas verser la moitié de la somme, en témoignage de sa bonne volonté.

Se voyant joués, les Gaulois se retirèrent dignement, mais en se retirant, ils ruinèrent de fond en comble la province de Thrace d'où la Macédoine tirait son ravitaillement, et c'est Persée qui fut affamé.

Persée, dénué de rancune, se tourna alors vers le roi de Pergame. Eumène, dépourvu de scrupules et de convictions, accorda, soit son alliance, soit sa médiation mais il taxa la première attitude à 1,500 talents et la seconde à 1,000.

D'accord, répliqua Persée, je ferai transporter 1,500 talents de Pella à Salonique, et ils seront à vous, la guerre terminée.

M. Cuno, en garantie de sa loyauté, proposerait de transférer toute son encaisse métallique de Berlin à Francfort qu'il ne ferait pas une proposition plus saugrenue. Eumène

ne fut pas dupe. Il déclara sa neutralité, et cette neutralité fut si bienveillante à l'égard des Romains qu'elle ne contribua pas peu à l'issue de la campagne.

Prive, par sa faute, de ces deux concours, Persée s'adressa à Gentius, roi d'Illyrie, prince pauvre auquel il promit 300 talents pour prix de son alliance.

Comme il avait l'intention de le frustrer de ce petit bénéfice, il n'hésita pas à lui faire le coup classique "de la valise," encore en honneur dans le monde des pickpockets.

Laissons la parole à Tite-Live: "Après avoir fait compter aux agents de Gentius les 300 talents convenus, il leur permit de sceller de leurs cachets les sacs qui les contenaient, à l'exception de 10 qu'il envoyait à Pantachus avec l'ordre de les remettre sur-le-champ au roi, mais il prescrivit aux porteurs du reste de l'argent, scellé du sceau des Illyriens, de marcher à petites journées et, quand ils seraient arrivés sur les frontières de la Macédoine, de s'y arrêter et d'attendre des ordres.

"Gentius, après avoir reçu cette faible somme, pressé par Pantachus de commencer les hostilités, fit jeter en prison les ambassadeurs romains, Perpenna et Pétillus. A cette nouvelle, Persée, jugeant qu'il s'était mis dans l'absolue nécessité de faire la guerre, envoya ordre aux porteurs de l'argent de revenir sur leurs pas..."

Gentius, éperdu, réclama le soldé à grands cris, mais son "employeur" répondit qu'il avait assez donné et n'est